

Quelques remarques à propos de l'*Intelligent Design* (dorénavant ID)

Harun Yahya : *Atlas de la Création*, fin 2006 (distribué gratuitement aux écoles et institutions d'enseignement dans plusieurs pays). Le débat sur le créationnisme revient sur le devant de la scène. Que faire de cet ouvrage ?

Interdire ? Le problème, c'est que cela touche à la liberté d'expression. Celle-ci est d'ailleurs très problématique : difficile d'en tracer les limites (on conçoit assez volontiers qu'il y ait lieu de la limiter quand elle est employée pour des appels au meurtre, mais ce n'est évidemment pas d'un tel cas de figure qu'il est ici question, et de là la difficulté de trancher).

Interdire, c'est aussi avoir une attitude paternaliste, qui dit en substance : « Les gens sont des crétins, il faut les protéger parce qu'ils n'ont aucun esprit critique ». Même quand c'est vrai, c'est toujours vexant ; et on ne voit pas de quel droit un autre nous trouverait trop obtus pour être capables de faire la part des choses.

Interdire, c'est aussi rendre un mauvais service : celui qui fait les frais de l'interdiction a beau jeu (à tort ou à raison, d'ailleurs) de se figurer qu'il est une victime, et que ce qu'il pense dérange. Quand on ferme la porte au débat, on fait preuve d'une attitude dogmatique et intolérante : l'autre, dit-on se trompe, et s'il prétend parler, on lui met un procès sur le dos. Comment ne pas éprouver de sympathie pour la victime de cette cabbale ?

D'un autre côté, ne pas interdire, c'est permettre à des idées éventuellement nuisibles d'obtenir un crédit plus grand que des points de vue plus sérieux, mais plus difficile à comprendre, moins capables de mobiliser les éléments affectifs, moins à même d'en appeler à l'inconscient, etc. Ne pas interdire, c'est donc prendre le risque de la manipulation rhétorique.

On le voit, interdire ou pas ne peut pas avoir de réponse simple : il faut une très grande prudence. Or, si celui qui pose des questions sur ce qui est considéré comme acquis est peut-être un obscurantiste, il peut être, plus simplement, quelqu'un qui voudrait comprendre : on ne rend pas un service à l'intelligence en ne lui permettant pas de poser des questions. On ne lui rend pas davantage service en la laissant s'enfoncer dans les méandres de ses délires : un juste milieu s'impose donc. Comme tout juste milieu, l'équilibre est un exercice difficile.

Le créationnisme classique, « jeune Terre » est scientifiquement indéfendable, c'est un fait. Mais de là à l'interdire sous peine de procédures légales, c'est très risqué, et ce n'est pas forcément un bon calcul.

En Europe occidentale, chez nous, cette théorie, essentiellement soutenue par les milieux protestants fondamentalistes, n'est pas du tout en vogue. Et il nous semble absurde que d'aucuns puissent y souscrire.

Le monde scientifique rejette unanimement le créationnisme « jeune Terre ». Du coup, certains créationnistes ont revendiqué un autre modèle, l'ID. L'ID n'est pas une nouveauté, que du contraire. Un seul exemple : un Newton (m. 1727 ; *Principia* en 1687) est clairement partisan de l'ID. Cela ne signifie pas que tous les newtoniens aient été de cet avis, évidemment : prenons le philosophe Hume (*Dialogues posthumes sur la religion naturelle* : contre toute forme de téléologie).

L'ID n'est pas une nouveauté, donc, mais il a reçu un soutien marqué de la part de personnes issues du créationnisme. Et de là son ambiguïté : c'est un des points sur lesquels je voudrais insister ici.

(Une petite parenthèse ici, petite mais très importante : en vertu de leur parenté, les termes de ‘créationnisme’ et de ‘création’ suggèrent que l’une et l’autre idées sont inextricablement liées. Méfions-nous des faux-semblants du langage : le créationnisme est le nom qui désigne typiquement une manière d’accepter le récit de la *Genèse* au pied de la lettre. Le créationnisme admet la création ; mais admettre la création, ce n’est pas nécessairement être créationniste au sens qui vient d’être indiqué : vous pouvez soutenir que Dieu a créé le monde, mais qu’il n’est pas question de croire que cette création s’est passée littéralement comme dans le récit de la *Genèse* – saint Augustin, d’ailleurs, au début du cinquième siècle, invitait déjà à la prudence sur ce point !)

Quel est le travail que nous devons faire comme philosophes ? Poser des questions. Attention, poser des questions, ce n’est pas forcément croire que les questions sont plus importantes que les réponses. C’est là une sorte de formule passe-partout, et je tiens à m’en démarquer très explicitement. Poser des questions, ce n’est pas non plus nécessairement remettre en question. C’est simplement interroger la cohérence, sonder la portée, examiner, soupeser : disons-le d’un mot, être actif par rapport à des opinions, ne pas être leur spectateur passif.

Ce que je vous invite à faire, c’est donc à réfléchir sur la cohérence de vos opinions, sur ce qu’elles impliquent, sur leur nature. À faire preuve d’intelligence. Comme on le verra, je ne vais pas vous dire ce qu’il faut penser, je vais simplement mettre l’accent sur le fait qu’un certain nombre de simplifications et de raccourcis nuisent à la qualité du débat, et qu’il faut se méfier des mots, dont on se paie plus vite qu’on ne le croit.

L’ID est souvent présenté comme le fer de lance intelligent (c’est le cas de le dire) du créationnisme. De fait, il peut l’être ; mais il ne l’est pas nécessairement. Je veux dire par là que, lorsqu’on parle d’ID, il faut poser une question à propos de l’*agenda* sous-jacent. Les promoteurs de l’ID sont-ils des créationnistes qui ont lâché un peu de lest pour mieux faire passer leurs idées (anti-évolutionnisme) et le programme de leur parti (conservateur), ou sont-ils étrangers à la politisation de la question sur nos origines ? C’est important de distinguer ces deux perspectives, parce que l’un est un stratège qui cherche à avancer ses pions dans un but éventuellement politique (légitime ou pas, d’ailleurs, c’est une toute autre question), l’autre peut très bien être un homme de science que le néo-darwinisme comme idéologie ne satisfait pas.

Car le créationniste n’est pas le seul à avoir un *agenda*. De l’autre côté du spectre – et c’est en cela que l’on voit très bien en quel sens il est juste de remarquer que, comme on dit, les opposés se rejoignent –, il y a des partisans de l’évolution qui ne sont pas simplement des scientifiques que cette théorie satisfait pour des raisons intellectuelles, mais des gens qui ont un *agenda* politique aussi idéologiquement marqué que certains fondamentalistes. Les extrêmes se touchent : vous avez des protestants extrémistes qui soutiennent le créationnisme « jeune Terre » pour restaurer le christianisme américain tels qu’ils le conçoivent, vous avez aussi des athées militants qui soutiennent un darwinisme idéologique dans la perspective d’une croisade (si l’on peut dire...) contre le fait religieux (il est d’ailleurs frappant de voir comment la laïcité se transforme aisément en un laïcisme qui n’est pas autre chose qu’une religion séculière particulièrement virulente et exclusive des autres croyances : le fanatisme religieux est évidemment dommageable, le fanatisme athée ne l’est pas moins ; c’est toujours du fanatisme). On le voit chez nous, évidemment, mais aussi et surtout en France, où l’anticléricalisme et le scientisme positiviste ont abondamment nourri les mentalités.

Aux extrêmes, donc, des gens idéologiquement motivés par un *agenda* qui n’a rien de scientifique. Au milieu, des gens qui réfléchissent en hommes de science plutôt qu’en hommes de parti. Cela ne signifie pas que ces gens sont neutres : avoir un point de vue

neutre, c'est une contradiction dans les termes, puisque la neutralité, c'est n'avoir pas de point de vue. Ces gens, donc, ne sont pas neutres, mais leurs convictions relèvent de leur raison plus que de leur esprit partisan.

Une proportion majoritaire, sans doute, du monde scientifique, récuse l'ID. D'autres scientifiques, et pas des gens de seconde zone comme on pourrait le croire (la faute aux médias, j'en reparlerai), sont d'un avis opposé.

Deux exemples, un dans chaque « camp ». Je vais prendre des personnalités connues et reconnues. Richard Dawkins, auteur d'un fracassant *The God Delusion* (2006), promoteur de la théorie bien connue du « gène égoïste », est un célèbre éthologiste oxonien : son soutien à la théorie de l'évolution va dans le sens d'un refus très marqué du divin. Inversement, Francis Collins, qui a dirigé le programme de décryptage du génome humain, soutient que son engagement scientifique et sa pleine reconnaissance du fait de l'évolution sont parfaitement compatibles avec son engagement chrétien.

Je vous invite très vivement à lire un débat qui les a opposés dans le *Time Magazine* à l'automne 2006 (voir le débat en document annexe, également sur iCampus).

Y a-t-il des arguments en faveur de l'ID ? Rien de décisif, incontestablement. Cela signifie-t-il que ce camp est en position de faiblesse par rapport au camp « adverse » ? Hé bien non, parce que celui-ci ne dispose pas davantage d'éléments scientifiquement probants en faveur du hasard !

Comment cela est-il possible ? Tout simplement parce que la solution dépasse la sphère de compétences des sciences dites « dures ». Devant un même phénomène scientifiquement indéniable – l'évolution est un fait, je le répète, et il est anti-scientifique de le nier –, on cherche à en rendre raison : cela répond-il à un plan ou pas ? Affirmer que c'est le fait d'un plan n'est pas démontrable (nous n'avons pas accès à ce plan) ; affirmer le contraire et dire que tout cela est dû au hasard n'est pas démontrable non plus (le fait que nous n'avons pas accès au plan ne nous permet pas d'affirmer qu'il n'y en a pas).

On comprend que le débat est alors sorti du terrain des sciences exactes : il est d'ordre métaphysique. Nous n'avons pas de preuve scientifique (avec protocole de validation/réfutation) qui nous permette de dire qu'un homme de science doit pencher d'un côté ou de l'autre. Cela évidemment ne doit pas empêcher – d'ailleurs cela n'empêche pas – d'avoir des convictions : Dawkins est convaincu que Dieu est une hypothèse inutile dont on peut se défaire conformément au principe bien connu sous le nom de rasoir d'Ockham ; Collins, à l'inverse, estime que, loin d'être une hypothèse inutile, Dieu est une explication beaucoup plus raisonnable et plus simple que la théorie des multivers par exemple. Le rasoir d'Ockham fonctionne dans les deux sens : il est raisonnable de préférer la solution la moins alambiquée, mais quelle est-elle ? C'est tout le problème.

Illustrons. Un mot à propos du principe anthropique de Brandon Carter, dans les années 60 : une demi-douzaine de constantes universelles doivent être ce qu'elles sont pour que, dans l'univers, l'apparition de la vie soit possible. Un écart minime dans l'ajustement de ces constantes dans les premières secondes de l'univers aurait tout compromis. Hasard ou pas ? Un heureux hasard, c'est peu probable. Sauf en cas de multivers. Sur des milliards d'univers, il y en a bien un dans lequel l'ajustement des constantes a permis l'apparition de la vie, et de l'homme. Pas besoin d'un ID.

Mais le principe du rasoir d'Ockham est à double tranchant : l'hypothèse d'un Dieu est-elle plus gratuite que celle de milliards d'univers ? La science ne peut pas répondre à ce

qui, en l'espèce, est affaire d'appréciation : *non sunt entia multiplicanda sine necessitate* (énoncé du rasoir), mais l'évaluation de la *necessitas* n'obéit pas, ici, à une pure et simple application de règles scientifiques.

On le voit : c'est ici l'affaire de bonnes raisons, d'éléments qui paraissent raisonnables. Tout cela est légitime, et aucun des deux points de vue n'est scientifiquement à rejeter. Tout simplement parce qu'aucun des deux n'est scientifique. Qu'on me comprenne bien : quand je dis qu'aucun de ces points de vue n'est scientifique, je ne dis pas qu'ils sont opposés à la démarche de la science, mais seulement qu'ils lui sont extérieurs, et que leur validité n'est pas susceptible d'être mise à l'épreuve en suivant un protocole requis pour que l'on soit dans le domaine d'une science exacte.

C'est ici l'occasion d'écarter une curieuse manière de présenter les choses, dont les médias aiment à se faire le relais. On présente parfois les avancées de la science comme des retraites de la croyance (j'utilise ici 'croyance' sans connotation favorable ou défavorable, comme équivalent de l'anglais *belief*). Comme si ces deux dimensions évoluaient exactement sur le même plan, et que le progrès de l'une ne pouvait se faire qu'au détriment de l'autre. On ne dit pourtant pas qu'un progrès dans les sciences s'accompagne d'une retraite des arts : les sciences humaines n'interfèrent pas avec les sciences exactes, les avancées mathématiques ne nuisent pas à la musique, etc. Simplement, on ne fonctionne pas sur le même plan. Même quand on s'intéresse, dans une certaine mesure, à la même chose : la différence de perspective ne permet jamais de dire que l'un gagne ce que l'autre perd, et inversement. L'éclairage est différent.

(Que tout soit bien clair ici aussi, je ne suis pas en train de séparer, de dresser des barrières entre les différents aspects de la pensée humaine, qui ne sont pas purement et simplement isolables : distinguer des aspects, ce n'est pas pour autant les séparer ; ils se croisent, se recouvrent partiellement, visent des pans de la réalité qui peuvent être les mêmes ; mais – et c'est cela qui est essentiel dans mon propos – ils ne sont pas réductibles les uns aux autres, et il y a, pour reprendre un terme bien connu que Thomas Kuhn développe dans un contexte différent, une incommensurabilité entre eux.)

Les sciences exactes ont parfaitement raison de souhaiter que la théologie ne s'attribue pas des prérogatives qui lui reviennent ; à l'inverse, la théologie ou la métaphysique sont en droit d'attendre des sciences « dures » qu'elles soient exactement ce qu'elles sont, c'est-à-dire des sciences dures, et qu'elles n'excèdent pas leur domaine d'application. Sinon, elles ne sont plus des sciences, mais du scientisme, autrement dit de l'idéologie.

Soit dit en passant, on peut comprendre cette tentation d'une science qui sort de son cadre : au vu de ses progrès spectaculaires, elle est tout naturellement portée à croire en sa toute-puissance. C'est bien naturel, mais ce n'est pas légitime.

La science établit que l'évolution est un fait, et elle reconnaît son incapacité à fournir une preuve qu'il y a, dans ce fait, la trace d'un projet... ou d'absence de projet. Voilà le discours de la science, et en cela il est parfaitement légitime. Affirmer qu'il existe un projet ou qu'il n'en existe pas n'est pas de son ressort, c'est l'affaire de la métaphysique, de la croyance (*belief*), de la théologie (ou de l'athéologie). En ce sens, dans le débat entre Dawkins et Collins auquel je me référais plus haut, ce dernier a parfaitement raison lorsqu'il dit ceci : « My presumption [j'insiste sur ce mot, c'est lui qui est fondamental ici, et qui montre bien qu'on n'est pas dans le registre d'une science exacte] of the possibility of God and therefore the supernatural is not zero, and yours is ».

Ces domaines (métaphysique, etc.), en tant qu'ils sont liés à la rationalité de l'homme, doivent évidemment se servir d'arguments, mais ceux-ci ne sont pas de la même nature

que ceux des sciences « dures ». Ils ne sont pas moins valables, ils sont simplement d'un autre ordre. L'autre est différent, il n'est pas plus ou moins : c'est une chose que l'on admet très volontiers quand on parle des différentes cultures ; pourquoi alors ne pas l'admettre aussi quand il s'agit de prendre acte de la différence des argumentations, liées à des domaines différents qui réclament des protocoles de légitimation distincts ?

Il y a du reste des questions que les sciences exactes ne sont pas à même de traiter, et qui sont cependant fondamentales, et liées à ce débat sur la création : je ne peux m'étendre sur ce point ici, mais il s'agit de ce que les théologies appellent la création « continue », le soutien dans l'être qui permet au réel de ne pas sombrer dans le néant. C'est typiquement une question métaphysique, puisqu'elle s'interroge sur l'être des réalités que nous voyons autour de nous, c'est-à-dire sur une dimension indéniable de leur réalité, mais qui, en même temps, n'est pas quantifiable, mesurable, etc.

Si on comprend cela, on comprend pourquoi l'Eglise catholique n'a pas et ne peut pas avoir de position « officielle » sur l'évolution. Les médias ont tort d'identifier le point de vue de certaines communions ecclésiales protestantes US à celui du christianisme en général (un amalgame rendu possible par l'effrayante ignorance religieuse des gens : on croit trop souvent qu'on ne s'informe d'une religion que parce qu'on y adhère ; il faut au contraire s'informer pour savoir les motifs qui nous poussent ou à y adhérer ou à ne pas y adhérer).

L'Eglise n'a et ne peut avoir de position « officielle » sur l'évolution, parce que l'évolution est un fait scientifique éprouvé qui est du ressort des sciences exactes, et que celles-ci l'ont étayée de manière tout à fait satisfaisante. L'Eglise ne cherche pas à régenter les sciences ; ce n'est pas son domaine : elle ne régente pas non plus l'art, la musique, la sociologie : ce sont des disciplines dont elle peut utiliser les acquis, mais, comme telles, elles sont en dehors de la sphère où elle exerce l'autorité de son jugement. C'est exactement la raison pour laquelle quelqu'un comme Georges Lemaître, prêtre et homme de science, voulait à tout prix éviter la récupération de la science (et en particulier de son hypothèse de l'atome primitif) par la théologie, comme d'ailleurs la récupération de la théologie par la science.

Enfin, je voudrais vous inviter à poursuivre la réflexion : vous voyez avec quelle prudence il faut examiner les choses. Prendre position est infiniment délicat : selon la discipline dans laquelle vous vous spécialiserez, vous mesurerez sûrement chaque jour un peu mieux combien, dans cela même où vous progresserez le plus, vos connaissances seront toujours extrêmement limitées. Croyez bien qu'en des domaines extérieurs à votre spécialisation, vous êtes infiniment plus ignorants encore (je dis « vous », mais cela vaut évidemment pour moi aussi, et pour tout le monde de manière générale !), et que les plus grands savants eux-mêmes sont aussi ceux qui mesurent bien combien peu ils en savent par rapport à tout ce qu'il y aurait à savoir (cf. la sagesse de Socrate : il est sage en ceci, que, contrairement à ceux qui croient vainement détenir un savoir qu'ils ne possèdent pas, lui sait qu'il ne sait pas, il connaît ses limites).

Cela doit évidemment vous servir à approcher toutes ces questions avec tout l'esprit critique qui est nécessaire : soyez prudents, en particulier, avec les médias. Les journalistes sont rarement des spécialistes, et ils doivent souvent travailler dans la précipitation en couvrant toutes sortes de domaines. Le travail qu'ils font, dans de telles conditions, est admirable, mais vous comprenez sans peine les limites, les inflexibilités, les points de vue trop peu informés ou biaisés sur lesquels cela débouche : je ne vous engage pas à mettre vos convictions en suspens, mais à vous ouvrir à la diversité des opinions dans des débats qui mettent au prises des gens beaucoup plus savants que nous ne le serons jamais.

Cicéron, en qui je reconnais mon maître avec Sénèque et quelques autres, Cicéron explique pourquoi l'avocat peut et doit, en certaines circonstances, défendre même celui dont il est convaincu qu'il est coupable. C'est de prime abord choquant, mais ça l'est beaucoup moins quand on y réfléchit : l'avocat est l'avocat, il n'est pas le juge ; il est celui qui, en prenant la défense d'un client, fournit au juge la matière dont celui-ci a besoin pour n'être pas aveuglé par un unique point de vue. En défendant les prétentions à la légitimité d'opinions contradictoires, les avocats offrent au juge la matière nécessaire à l'exercice de son rôle en connaissance de cause.

Jugez donc, vous aussi, par vous-mêmes, mais après avoir écouté ce qu'avaient à dire les uns et les autres, et sans croire que tout se résout par une trop simple et trop rapide condamnation d'un point de vue qui n'a pas eu l'heur de vous plaire. Une prudence (je ne parle pas d'une attitude intellectuelle timorée, cela va sans dire) n'est jamais quelque chose que l'on regrette ensuite.